

Les Lumières et leur siècle

*Annie Bernard et Roland Ferrandon, membres du Cercle Condorcet de Clermont-Ferrand ont pensé qu'une présentation d'ensemble du Siècle des Lumières serait un rappel utile pour le lecteur qui a quitté le lycée depuis quelques années.
Extrait du livret « Que reste-t-il des Lumières » N°12 - 2009*

1.1 PRESENTATION DU SIECLE DES « LUMIERES »

Quand on évoque de nos jours le Siècle des Lumières, on pense au XVIII^e siècle et aux idées nouvelles qu'il apporta en France dans les domaines scientifique, philosophique, politique, moral, religieux... mais nous verrons qu'il s'agit plus exactement d'un mouvement européen, d'un moment de la pensée occidentale qui s'épanouit essentiellement pendant la cinquantaine d'années qui précédèrent la Révolution française. Les « Lumières » répandues par les « philosophes » ont apporté beaucoup de conceptions nouvelles riches de prolongements, mais aussi de contestations.

Cette présentation s'appuiera souvent sur la France, car ce sont les « philosophes » français qui nous sont les plus connus ; de plus la langue française joua un rôle essentiel dans les échanges. Mais c'est l'Angleterre qui fut à l'avant-garde scientifique, philosophique, économique et politique avec sa monarchie parlementaire datant de sa Révolution de 1688.

Après avoir rappelé les grands moments et les grands domaines de la pensée des « Lumières », nous en dégagerons les idées directrices et leurs moyens de diffusion ; les oppositions qu'elles suscitèrent et leurs prolongements seront évoqués plus rapidement, car ils seront l'objet d'exposés particuliers.

Mais il n'est sans doute pas inutile d'apporter d'abord quelques précisions sur le sens des mots « lumières » et « philosophes ».

« Lumières » :

De tout temps la « lumière » a été opposée aux ténèbres, a été le symbole du dévoilement de vérités nouvelles et de remises en cause du passé, d'une tradition de certitudes, d'autorités établies. Au Moyen-âge, la « lumière » était le signe de Dieu, elle descendait du ciel sur la terre ; au XVIII^e siècle, les « lumières » viendront de la raison, de l'observation, de l'expérience humaines.

Pour Kant, qui publie en 1784 un opuscule intitulé « Qu'est-ce que les Lumières ? », c'est la sortie d'un état de minorité de l'homme qui devient adulte, acquiert son indépendance, sa liberté de penser. « Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières », écrit-il. Ce passage à l'état adulte concerne chaque homme, mais aussi l'humanité en général.

Les lumières sont donc l'avènement d'une ère nouvelle qui ne se fera pas sans une lutte contre toutes les formes d'oppression existantes, religieuses, politiques, intellectuelles... d'une ère où l'on croit que la raison et la science chasseront ignorance et préjugés. Alors, Condorcet espère que la civilisation, la diffusion des savoirs par l'éducation éclaireront la masse du peuple resté dans les ténèbres de l'ignorance.

Ce mouvement de, caractère humaniste se nommera « Enlightenment » en Angleterre, « Aufklärung » en Allemagne, « Illuminisme » en Italie, « Illustration » en Espagne, « Seculo das Luzes » au Portugal.

« Philosophe », « Philosophie des Lumières » :

Ces mots, appliqués au Siècle des Lumières, ont un sens particulier.

Le « philosophe » des Lumières n'est pas l'auteur d'un vaste système théorique intemporel idéal qui englobe le monde, la société, l'homme, comme chez Platon, Aristote, Leibniz,

Kant, Hegel ... Mais il est plus simplement un penseur guidé par la raison et par un esprit scientifique et critique ; à la lumière des sciences, il examine l'homme et la société de son temps avec un esprit de libre examen. Il est souvent d'ailleurs un savant, membre de l'Académie des Sciences comme D'Alembert, Buffon, Condillac, Condorcet... Guidé par la raison, le bon sens, l'expérience, il a souvent un côté militant, lutte contre les superstitions, le dogmatisme et l'obscurantisme ; il adopte une attitude critique et sceptique à l'égard des religions établies. C'est le successeur de « l'honnête homme » du XVII^e siècle, « l'intellectuel » de l'époque, de la « république des lettres ». Mais la « république des lettres » ne concerne qu'une petite partie de la population : « les intellectuels », des membres de la noblesse de robe, du clergé, de la bourgeoisie économique éclairée, puissance montante. L'immense majorité de la population est alors faite de paysans illettrés, dominés par le clergé local et plongés dans la superstition, « les ténèbres ».

L'influence des philosophes des Lumières s'exercera surtout sur les rois et princes de l'Europe du Nord protestante : Prusse, Autriche, Suède, Danemark, Russie, où iront Voltaire, Diderot, D'Alembert... Alors qu'en France Louis XV sera toujours hostile aux philosophes qu'il juge dangereux (« égalité », « liberté », sont des mots honnis), même si la Marquise de Pompadour était amie de Voltaire et Helvétius. Ce sont les philosophes français qui eurent le rayonnement le plus grand dans toute l'Europe.

1.1.1 Les grandes périodes

Le Siècle des Lumières avait été préparé en Angleterre dès 1680 avec l'essor de la pensée libérale. En 1685, Newton a publié les « Principes mathématiques de Philosophie naturelle » ; en 1690 Locke l'« Essai sur l'entendement humain », théorie de l'empirisme et du libéralisme politique et religieux. En Hollande, Spinoza avait donné un coup de semonce dès 1670 avec son : « Traité théologopolitique » ; Bayle est professeur de philosophie et d'histoire à Rotterdam.

En France des écrivains, mais aussi des économistes comme Boiguillebert ou Vauban avaient souligné la misère du peuple, l'injustice sociale et de la répartition des impôts, l'impuissance économique du Tiers État ; la « Dîme royale » de Vauban a été condamnée au feu en 1707.

Pierre Bayle avec ses « Pensées sur la comète » (1682), et surtout son « Dictionnaire historique et critique » (1697), fait un examen critique des certitudes passées, de la Tradition, du principe d'Autorité, de la morale qu'il présente comme pouvant être indépendante de la religion ; il défend la liberté de conscience et même celle d'être athée. D'où sa défense de la tolérance (Louis XIV avait aboli l'Édit de Nantes en 1685) pour tous les chrétiens, les juifs, les mahométans... et aussi les philosophes. Il fait l'éloge de la Nature qui peut être matière de la science, mais aussi fondement de la morale. Ces idées seront reprises par les philosophes des Lumières. Son « Dictionnaire » annonce le « Dictionnaire philosophique » de Voltaire et « l'Encyclopédie ».

Fontenelle dans « Histoire des Oracles » (1686) analyse les causes de la crédulité populaire qui fait appel au surnaturel, à des explications d'origine divine ou religieuse, et croit à la magie et au diable. Il attaque indirectement la religion officielle en feignant de s'attaquer seulement aux croyances païennes : ce sera aussi la tactique des « philosophes ».

De 1715 à 1745 se prépare le succès de la philosophie des Lumières. En 1715 débute la Régence de Philippe d'Orléans, période de réaction contre l'austérité de la fin du règne de Louis XIV, avec un relâchement des mœurs et de l'autorité ; la Cour de Versailles cessera d'être le centre de la vie intellectuelle et de l'opinion et sera supplantée par Paris avec ses salons, clubs, cafés...

Montesquieu (1689-1755) publie en 1721, à Amsterdam et sans nom d'auteur,- les « Lettres persanes » où il critique de façon piquante les croyances et les mœurs françaises, mais aussi les institutions ... Il prépare « L'Esprit des Lois » (1748).

Voltaire (1694-1778) multiplie les écrits satiriques, les pièces de théâtre (dont Mahomet ou le

Fanatisme » en 1741) et en 1734 les « Lettres philosophiques » ou Lettres Anglaises » où il critique la société française avec son intolérance, son despotisme, ses privilèges, ses préjugés, et fait l'éloge de l'Angleterre avec ses libertés parlementaires, sa valorisation du commerce et de l'industrie, sa tolérance religieuse ; il répand les idées de Locke et de Newton, s'en prend à la métaphysique et fait l'éloge du bonheur sur terre.

De 1745 à 1776 les idées essentielles des Lumières se cristallisent et se diffusent.

Une nouvelle génération s'impose avec Diderot, D'Alembert, Condillac, quand naît le projet de l'Encyclopédie. Le « parti philosophique » va se heurter en France aux hostilités du pouvoir, des dévots et de tous les conservatismes, mais aussi rayonner dans certaines cours étrangères ; en Prusse avec Frédéric II qui accueille les philosophes : Maupertuis qui préside l'Académie des Sciences de Berlin, Voltaire, d'Alembert, Grimm; en Russie où Catherine II attire D'Alembert, Diderot, Grimm ; en Angleterre avec Montesquieu, Voltaire ; dans l'Autriche de Joseph II.

Mais ces séjours sont souvent décevants, car les philosophes sont attirés surtout pour assurer le prestige des souverains, mais pas pour mettre en œuvre leurs idées politiques ou sociales.

Montesquieu fait paraître l' « Esprit des Lois », son grand ouvrage, en 1748.

Voltaire publie ses contes (« Zadig », « Micromégas », « Candide »), son « Dictionnaire philosophique » (1763), son « Traité sur la tolérance » (1763) ; il fait jouer ses pièces à Paris, soutient de loin les Encyclopédistes : D'Alembert, Helvétius, Diderot, Condorcet... à Ferney, il correspond avec tous les souverains d'Europe : Frédéric II, Catherine II, les rois de Pologne, de Suède, du Danemark, accueille princes, écrivains, admirateurs de toutes nations (c'est « l'aubergiste de l'Europe »). Il entreprend une lutte courageuse contre l'intolérance religieuse, le fanatisme et les erreurs judiciaires : affaires Calas (de 1762 à 1765), Sirven, La Barre, entre autres.

Diderot (1713-1784) publie notamment les « Pensées philosophiques » (1746) où il défend une religion et une morale naturelles ; c'est sa période déiste. Il publie en 1749 la « Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient » où il défend une position matérialiste et athée, ce qui entraîne son arrestation et sa détention au château de Vincennes où son ami Rousseau lui rend visite. D'autres œuvres suivront : théâtre, essais philosophiques, romans (« La Religieuse » — « Le Neveu de Rameau » — « Jacques le fataliste »), critiques d'art. À partir de 1746, il se lance, avec D'Alembert, dans la publication de l'Encyclopédie la grande œuvre de sa vie : près de 30 ans de travail et de tracas.

Rousseau : (1712-1778) a une place à part parmi les philosophes de l'époque. Dans le « Discours sur les Sciences et les Arts » (1750), il s'élève contre la civilisation corruptrice de la vertu primitive. Son « Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les Hommes » (1755) analyse l'enchaînement propriété-inégalité-société qui protège un pouvoir illégitime et met fin au bonheur primitif. Il s'élève contre l'idée de progrès de la philosophie des Lumières ; il accentuera encore son hostilité en 1757 avec la « Lettre à D'Alembert sur les spectacles » où il dénonce le théâtre comme l'expression la plus corruptrice de la civilisation contemporaine. C'est alors la rupture avec les philosophes des Lumières : avec Voltaire, et même avec son ami Diderot. En 1762, il publiera « L'Émile » traité d'éducation pour former l'homme naturel et moral à l'écart de la société, et le « Contrat social » où il se prononce pour un pacte social de type républicain où la volonté générale et l'intérêt commun sont respectés, et assurent liberté et égalité, notions qui inspireront la Déclaration des Droits de l'Homme, Mirabeau, Danton, Robespierre... mais il apparaît comme un contestataire des Lumières, un Huron défenseur de l'homme primitif, de la nature, dressé contre la civilisation mondaine.

Les années 1767-1776 marquent l'apogée de la philosophie des Lumières : ses idées sont débattues dans les salons parisiens, mais condamnées à Versailles jusqu'à la mort de Louis XV (1774) ; elles sont applaudies par les princes et les rois de l'Europe du Nord qui se proclament philosophes, invitent les philosophes et font même le voyage à Paris pour les rencontrer. Diderot

et D'Alembert sont au faite de leur gloire : D'Alembert devient secrétaire perpétuel de l'Académie Française en 1772 et son fils spirituel, Condorcet, devient secrétaire de l'Académie des Sciences en 1773.

En 1774, à l'avènement de Louis XVI, Turgot, physiocrate et libéral, et Malesherbes, acquis aux idées des Lumières, deviennent ministres, mais ils ne le seront que deux ans : Turgot est renvoyé et Malesherbes démissionne, victimes de la Cour, de la Reine et des fermiers généraux menacés par les réformes prévues.

Après 1776 va commencer une période tourmentée avec la Révolution, le Romantisme et la Restauration. Le Siècle des Lumières perdra de son influence, même si Voltaire, en 1778, fait un retour triomphal à Paris. Il est reçu à la loge maçonnique des Neuf Sœurs, fêté à l'Académie française ; son buste est couronné sur la scène lors de la représentation de sa dernière tragédie « Irène » ; en 1791, ses cendres seront transférées au Panthéon.

Une génération s'éteint : D'Alembert et Diderot, désenchantés, ayant pris conscience du divorce entre les philosophes et les rois, se retirent et meurent en 1783 et 1784. Rousseau disparaît en 1778, sa dépouille est portée au Panthéon en 1794. Diderot, malade, refuse de se rétracter de son athéisme malgré les menaces « d'avanies » religieuses sur son cadavre du curé de Saint Sulpice. Sa dernière parole aurait été : « Le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité ». Aucune personnalité n'assistera à ses obsèques.

Mais les idées des Philosophes des Lumières se sont répandues dans la société et dans une opinion publique naissante, une opinion publique qui s'est politisée; elles préparent les revendications des Cahiers de Doléances préparatoires à la réunion en mai 1789 des États généraux. La Révolution, notamment à travers la « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen » reprendra nombre de leurs revendications.

1.1.2 Les grands domaines

Les sciences sont à la source de l'esprit philosophique. À la suite de Copernic, de Galilée, de Descartes, on s'émancipe des croyances traditionnelles, des préjugés religieux, mais aussi scientifiques, et on assiste aux débuts de la science moderne qui remet en cause la conception traditionnelle du monde. Newton (1642-1727) découvre les lois de la gravitation universelle. Lavoisier établit une nouvelle nomenclature chimique rationnelle, explique le rôle de l'oxygène. Linné (1707-1778) et Buffon (1707-1788), puis Cuvier et Lamarck, montrent que les espèces se sont transformées, préparant ainsi Darwin.

Ces idées nouvelles ont heurté profondément l'Église et la religion établie. Galilée avait été condamné en 1633, DESCARTES censuré. Les idées de Darwin seront condamnées plus tard.

La philosophie va s'émanciper de la théologie, de la métaphysique, de la religion, de l'anthropomorphisme, qui l'avaient dominée jusqu'au XVII^e siècle. Descartes, Hobbes Bacon et Spinoza au XVII^e siècle, puis Newton, Locke (1632-1704), David Hume (1711-1776),

Condillac (1714-1780) montre le rôle de la raison, des perceptions, des sensations, dans la connaissance. La Mettrie (1708-1751), Helvétius (1715-1771), le baron D'Holbach (1723- 1789), Diderot, Destutt de Tracy (1754-1836), développent une vision matérialiste du monde qui les conduit à l'athéisme. Emmanuel Kant (1724-1804) sera un défenseur de la philosophie des Lumières.

Pour ce qui concerne **la religion**, le Siècle des Lumières fut majoritairement déiste. Le déisme se présente comme une religion de la raison qui rejette péché originel, corruption de l'homme, dogmes, mystères, superstitions, fanatisme. C'est une religion inspirée par la raison naturelle et qui se veut à caractère universel. Il affirme l'existence de l'âme comme faculté rationnelle (Voltaire) et conscience éthique (Rousseau). Mais les valeurs morales qui guident la conscience, les règles de conduite, sont sensiblement celles du christianisme. Ce qui apparaît comme intolérable, c'est la superstition et le fanatisme d'une part, l'athéisme de l'autre. Son anticléricalisme fait du déisme une religion laïque avant la lettre. Le Culte de la Raison de Robespierre s'en réclamera.

C'est en Angleterre d'abord que **la morale** secoue le joug de la religion et qu'on affirme

des vérités morales accessibles à la conscience de tous et indépendantes des religions contradictoires et de l'autorité des clergés. L'initiateur de la rupture fut au XVII^e siècle Thomas Hobbes (1588-1679) : il pense que l'homme est égoïste, mais a la conscience du bien et du mal et que c'est à la société et à l'État de le contraindre à vivre selon des lois morales qui assureront la sécurité de la société civile (cf. Le Léviathan). John Locke (1632- 1704), quant à lui, pense que la connaissance morale découle de la loi naturelle, de l'état de nature, même si les lois civiles doivent contenir égoïsme et passions. Chez David Hume (1711-1776), les valeurs éthiques sont liées à l'époque, à la société... Pour tous, la morale découle des lois naturelles de l'univers; leur vision de l'homme est plutôt optimiste. La philosophie utilitariste de Jérémie Bentham aura un rayonnement international à la fin du XVIII^e siècle : l'homme recherche le bonheur et le plaisir ; il faut faire converger devoir et intérêt, que ce soit par intérêt que les hommes observent leurs devoirs.

En France, la philosophie morale anglaise va imprégner les élites intellectuelles, mais il n'y aura pas une réflexion aussi riche ; y domine encore le dualisme cartésien qui laisse aux théologiens et à la religion le domaine de la conscience morale, les savants s'occupant des éléments naturels : corps, matière, mouvement. Montesquieu ou Voltaire laisseront la moralité aux mains de la religion ou du pouvoir civil. Les ennemis des Lumières assimileront, parfois non sans raison, matérialisme et athéisme de La Mettrie (1709-1751), Helvétius (1715-1771), ou d'Holbach (1723-1789), à un cynisme moral et même à un amoralisme qu'un Sade revendiquera.

Rousseau, dans un monde intellectuel à la recherche du plaisir, réhabilite une morale fondée sur la conscience et une intuition directe des préceptes divins :

« Conscience, conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu ». (« La Profession de Foi du Vicaire savoyard » 1762).

En Allemagne Kant (1724-1804), grand admirateur de Rousseau, explique que la moralité n'est ni liée à la recherche du bonheur, ni fondée sur des principes naturels (Hume), mais se fonde sur des catégories à priori ou transcendantales de la raison. Être moral c'est affirmer notre rationalité, la maîtrise de notre volonté, la transformation de nos désirs en une volonté du bien. Notre moralité est autonome, affirme la liberté morale de l'homme ; elle est l'idéal que nous devons réaliser; la notion essentielle est le devoir et non la vertu, ce qu'expriment les deux maximes de son impératif catégorique

* « Agis selon une règle telle qu'elle puisse devenir universelle »

* « Agis de telle sorte que tu uses de l'humanité en toi et en autrui, toujours comme une fin et jamais comme un moyen ».

La question du luxe et de la vertu a divisé le Siècle des Lumières. Les moralistes antiques et la tradition chrétienne condamnent le luxe : Saint Augustin associe « luxe » et « luxure », le luxe est présenté comme source de corruption des mœurs, ce que reprendra Rousseau, mais aussi Adam Smith qui valorise l'épargne et l'ascèse qu'elle demande. Au contraire, ceux que la foi dans le progrès rendait optimistes sont favorables au luxe et en soulignent la fonction économique. Pour l'Anglais Bernard de Mandeville, il stimule le commerce et l'industrie, procure travail et prospérité. Voltaire dans son poème « Le mondain » (1736) chante le bien-être matériel, célèbre le luxe. Le point de vue de Montesquieu est plus nuancé : le luxe qui favorise le commerce et l'industrie est bon dans un système monarchique où l'inégalité des sujets est normale, mais il est funeste en république et en démocratie où doivent régner égalité et vertu des citoyens. Au milieu du XVIII^e siècle, le luxe paraît l'emporter, et l'article de l'Encyclopédie, quoiqu'équilibré, lui est plutôt favorable.

En économie, on assiste à la naissance de l'économie politique.

En France, la pensée moderne de l'économie naît avec les physiocrates : François Quesnay,

Mirabeau, Dupont de Nemours. Critiquant le mercantilisme, ils préconisent la croissance de la production, l'enrichissement, en développant l'agriculture source essentielle de richesse d'un pays, plus que l'industrie ou le commerce.

En Angleterre c'est le libéralisme économique qui triomphe avec Bernard de Mandeville et Adam Smith qui publie : « Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations », en 1776. Smith est le père de l'économie libérale : il est opposé au dirigisme économique de l'État, prône la liberté du commerce et des échanges qui, pense-t-il, entraîneront richesses, sociabilité entre les nations, recul des guerres ; il valorise le travail et croit à la « main invisible » du marché qui maintient l'équilibre, concilie la recherche de l'intérêt personnel avec l'intérêt général, favorise la liberté, l'enrichissement personnel.

En politique, cette période annonce l'aurore de la démocratie. Au XVII^e siècle, et surtout au XVIII^e siècle, des philosophes protestants défendent l'idée que le droit naturel, qui découle de la nature même de l'être humain, doit se libérer du droit divin. Cette idée est défendue par Hugo Grotius (1583-1645), John Locke (1632-1704), Samuel Pufendorf (1632-1694) en Angleterre, Christian Wolff (1679-1754) en Allemagne, et par Jean Barbeyrac en France. Rousseau défendra cette notion qui finira par imposer l'idée de démocratie comme seule forme de gouvernement respectable. La notion de droit naturel annonce celle des droits de l'homme et inspirera la Déclaration des Droits des États-Unis et celle de 1789 en France.

Montesquieu est partisan de la monarchie parlementaire où le pouvoir du souverain est réglé par des lois fixes et établies avec un équilibre des trois pouvoirs. Ce qu'il condamne, c'est la tyrannie, le despotisme et l'anarchie.

Voltaire reste partisan de la monarchie, mais d'une monarchie libérale où le pouvoir du souverain et celui des grands sont réglementés, comme en Angleterre. Il a cru au despotisme éclairé où le souverain, ami des Lettres et des Arts, s'abstiendrait de la folie des conquêtes, assurerait parmi ses sujets le bien-être, la tolérance et la justice, mais il est partisan d'un pouvoir fort qui contienne bien la canaille. Après son séjour en Prusse il reviendra de son admiration pour le « Salomon du Nord » (Frédéric II de Prusse) ou pour la « Sémiramis du Nord » (Catherine II). Les philosophes qui espéraient jouer un rôle positif pour l'avènement d'un État rationnel, pour favoriser le progrès politique et social, durent déchanter en constatant le triomphe de la raison d'État, cynique et autoritaire.

Diderot et Rousseau, d'origine plus populaire, seront partisans d'une République fondée sur un contrat entre le Prince (le nécessaire pouvoir exécutif) et le Peuple souverain qui a seul le pouvoir de légiférer. Pour éviter la tyrannie des intérêts particuliers, Rousseau conseille la médiocrité des fortunes, la limitation du luxe, l'égalité sociale, qui garantissent les droits naturels de l'individu.

La démocratie pure paraît alors impossible dans un grand État, mais l'idée démocratique inspirera la Révolution Française. La conviction de l'égalité naturelle des hommes conduira à condamner la société des ordres de l'Ancien Régime. Écoutons Figaro qui s'adresse à son maître : « Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie. Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus » (Beaumarchais : « Le Mariage de Figaro » 1784).

Le véhicule le plus utilisé pour exposer et répandre les idées des Lumières est **la littérature** ; Voltaire en est l'exemple le plus complet. Il utilise la poésie, le théâtre, la prose didactique, le conte, le roman, le pamphlet, la correspondance, l'histoire...

Les genres littéraires traditionnels sont donc mis au service de la croisade philosophique, car l'essentiel est de diffuser des idées.

1.1.3 Les idées directrices et les moyens de leur diffusion

1.1.3.1 Les idées directrices :

Les Lumières sont plurielles, mais, malgré leur grande diversité, l'objectif commun semble être de proclamer la dignité de l'homme qui ne s'accomplit que dans la liberté, alors que les siècles antérieurs soumettaient l'homme à la tutelle de l'autorité et de la tradition. Ce qui amène à dénoncer les systèmes qui l'asservissaient.

- **Priorité du monde concret et des choses.**

Ce n'est plus le Ciel et l'au-delà, la recherche du salut, qui sont au premier plan, mais « l'ici » et « le maintenant ». La hiérarchie des trois ordres de Pascal (ordre de la chair, ordre de l'esprit, ordre de la charité, de la sainteté) est rejetée. « Le paradis terrestre est où je suis » écrit Voltaire.

On est dans la ligne de l'empirisme anglais de Locke. Il y a rejet de la métaphysique (recherches vaines) et proclamation du droit au bonheur sur terre (25^e Lettre philosophique de Voltaire sur Pascal). Plutôt que de raisonner sur nos fins dernières, il faut s'efforcer de bien vivre, ici et maintenant.

- **Priorité à la raison et à l'expérience** est donnée dans la recherche de la vérité sur l'homme et le monde ; c'est là le triomphe de l'esprit scientifique ; les grands Philosophes sont des savants convaincus de la validité de la démarche. On rejette les explications par la Providence (Bossuet), l'autorité des textes sacrés. On constate un engouement pour les sciences : les collections, cabinets de curiosités, académies de provinces, académies de sciences, revues scientifiques, cours publics, se multiplient dans toute l'Europe. [L'Encyclopédie consacre une part essentielle aux sciences et aux techniques. Le prestige de l'Académie des Sciences de Paris est très grand : Fontenelle, Maupertuis, D'Alembert l'ont présidée longtemps ; Voltaire rêve d'y entrer.

La raison amène le rejet des préjugés (« préjugé » pris au sens propre), des superstitions, des dogmatismes ; l'usage de la raison est étendu à tous les domaines : société, politique, morale, religion (même si l'athéisme et le matérialisme ne sont pas majoritaires).

La raison, le raisonnement s'appuient sur l'observation et l'expérience. Bayle souligne la toute-puissance du fait; Rousseau fait de l'expérience le fondement de sa pédagogie; Condillac fonde la connaissance sur les sensations. Le désir de toujours s'appuyer sur une démarche rationnelle, voire scientifique, domine, car on pense que le monde physique, la nature, peut être déchiffré, dévoilé, expliqué par la science. La nature est désacralisée et peut être alors exploitée par la technique et l'économie.

Mais les philosophes admettent bien que le champ de la raison est limité et apporte des certitudes relatives et provisoires.

- **Foi dans le progrès, la civilisation, le bonheur.**

Progrès :

L'ouvrage capital de Condorcet (1743-1794) écrit en 1793-1794 s'appelle : « Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain » ; Condorcet, très bon exemple de « philosophe », y analyse les progrès matériels, scientifiques, sociaux et moraux à travers les siècles ; il affirme sa foi dans un progrès indéfini, grâce à l'instruction du peuple notamment, à l'émancipation des esprits.

Avant lui Montesquieu, Voltaire et même Rousseau (qui insiste pourtant sur la décadence morale), avaient reconnu le progrès matériel et le progrès de l'état civilisé sur l'état de nature. Voltaire oppose à la barbarie des temps primitifs et du Moyen-âge la civilisation moderne que « l'Encyclopédie » contribue à améliorer. Buffon exalte les conquêtes de l'homme sur la nature. Diderot conçoit une évolution générale de la matière vers la pensée. Vico (1688-1744), philosophe italien des Lumières, souligne le progrès entre les trois âges des nations : l'âge des Dieux avec ses mythes, l'âge des héros avec ses poèmes épiques, l'âge des hommes marqué

par le droit et la philosophie ; il annonce la théorie des trois âges d'Auguste Comte : âge théologique et ses dieux explicatifs, âge métaphysique, âge scientifique ou positif, mais aussi Victor Hugo et la marche vers la lumière de la « Légende des Siècles ».

Le progrès est alors considéré essentiellement comme positif.

Civilisation :

Le mot « civilisation » date du XVIII^e siècle. La civilisation illustre une marche en avant de l'humanité et devient même un impératif catégorique de la conscience occidentale qui assure une responsabilité à l'égard du reste du monde ; d'où la bonne conscience des colonisateurs qui apportent la civilisation, le progrès, l'instruction, des idées avancées, aux « sauvages »... On oublie peut-être un peu trop les motifs intéressés, économiques, de la colonisation.

L'âge d'or, le paradis terrestre n'est plus derrière nous, mais devant. La civilisation doit concerner tous les hommes : la philosophie des Lumières se veut cosmopolite, universaliste ; la Déclaration des droits de l'homme de 1789 et le « Projet de paix perpétuelle » de Kant veulent s'adresser à l'humanité entière.

Bonheur :

L'homme étant au centre de la philosophie des Lumières, les progrès des sciences et des techniques, la civilisation, assurent une amélioration de sa condition. On tourne le dos à l'idée chrétienne de péché originel qui doit être racheté par la souffrance, les mortifications, où les derniers d'ici-bas seront les premiers dans l'au-delà, tentant ainsi de justifier les inégalités.

« Le paradis terrestre est où je suis » écrit Voltaire. Pour lui, cette attitude épicurienne conduit au bonheur individuel, alors que pour Rousseau, il peut être atteint par la jouissance dans la nature.

« La vertu consiste à faire du bien à ses semblables et non pas dans de vaines pratiques de mortification », écrit encore Voltaire.

Le bonheur collectif est une préoccupation essentielle des philosophes des Lumières. Le devoir d'un gouvernement éclairé est d'assurer le bien-être de ses sujets en favorisant économie et richesse par le travail. Voltaire se fera le champion des persécutés. Turgot, intendant du Limousin, diminue les impôts.

• Esprit critique et combat pour les libertés.

« Esprit critique » peut être pris à son double sens : esprit de libre examen et esprit satirique, surtout après 1750. L'attitude critique de l'esprit philosophique se manifeste souvent par un goût de la satire appliquée aux personnes, aux mœurs, aux institutions, à la société, à la religion... Elle prend le plus souvent une forme ironique ou humoristique.

C'est le cas de Montesquieu dans les « Lettres persanes » (1721), mais aussi dans un ouvrage aussi sérieux que « l'Esprit des Lois » quand il exerce par exemple son ironie contre les partisans de l'esclavage.

Voltaire utilise toutes les formes de l'ironie, depuis le badinage enjoué jusqu'aux traits acérés :

« L'autre jour, au fond d'un vallon

Un serpent piqua Jean Fréron

Que pensez-vous qu'il arriva

Ce fut le serpent qui creva »

Il utilise la, caricature, les charges burlesques, les contes plaisants, les libelles...

Les principaux combats des Lumières.

Contre les préjugés, religieux en particulier.

Dans la lignée de Bayle, Fontenelle, Spinoza, les croyances traditionnelles sont soumises à

l'examen et à la critique ; les textes bibliques, déjà mis à mal par la Réforme et certains penseurs du XVII^e siècle, seront soumis à examen.

On soulignera les problèmes posés par la Genèse : la création du monde, le Déluge, Adam et Ève au Paradis Terrestre... alors que l'on découvre des populations étrangères au christianisme en Amérique, la sagesse des Chinois, païens qui émerveillent les missionnaires jésuites...

Contre l'intolérance et pour la tolérance.

En Europe prévaut encore au XVIII^e siècle le modèle de la religion d'État imposée à tous les habitants. Voltaire s'est battu toute sa vie contre l'intolérance religieuse. Est resté célèbre son combat dans l'affaire Calas, par exemple, mais ce n'est pas le seul. En 1761 à Toulouse, le jeune Marc Antoine Calas est retrouvé pendu dans sa maison. Malgré l'absence de preuves, son père, le calviniste Jean Calas accusé par la rumeur publique, est condamné à être rompu vif sur la roue et exécuté. Voltaire acquiert la conviction de l'innocence de Calas et après trois ans de lutte, il obtient la cassation du jugement et la réhabilitation de Calas. Il a mené un combat difficile, désintéressé, souvent seul, a fait l'admiration du camp des philosophes. Il en a été de même dans les affaires Sirven, La Barre...

Avec les philosophes des Lumières, la tolérance, qui était encore conçue comme le fait de supporter ce qu'on ne peut empêcher en espérant avoir bientôt les moyens d'y mettre fin, va prendre un sens positif : c'est le respect de la liberté de conscience et de culte, la reconnaissance et le respect de la liberté de pensée.

Le combat pour la tolérance n'est pas encore mené au nom des Droits de l'Homme (il faut attendre 1789), mais au nom de la religion naturelle, du déisme, de la croyance à une égalité naturelle du genre humain ; c'est le côté universaliste des Lumières. Pourtant, le fanatisme avait encore de beaux jours devant lui.

Contre l'arbitraire politique ou judiciaire.

Les philosophes mènent un combat constant contre l'arbitraire politique ou judiciaire, symbolisé notamment en France par les lettres de cachet, en particulier celles laissées en « blanc » qui permettent à tout agent royal qui en dispose de faire arrêter n'importe qui. Voltaire, par exemple, a eu à souffrir de l'arbitraire des Grands et a dû faire deux séjours à la Bastille à cause d'une épigramme contre le Régent (1717-1718) puis d'une querelle avec un noble, le Chevalier de Rohan (1726).

Dans le domaine judiciaire, les philosophes s'élèvent contre la torture, contre la vénalité des charges. Ils voudraient que tout jugement repose sur des preuves et des motifs qui le justifient, que les peines soient proportionnées aux délits ainsi que l'explique Beccaria, un disciple italien des philosophes, qui condamne la torture et la peine de mort.

Contre les abus sociaux.

Voltaire a réclamé l'abolition du servage et des corvées. Après La Bruyère et Montesquieu, il évoque la vie misérable des paysans accablés par les impôts et par la dîme et fustige les exactions des fermiers généraux. À Ferney, il met en œuvre les idées économiques des Encyclopédistes en délivrant le pays de la gabelle, desséchant des marais, plantant des arbres, utilisant les machines agricoles nouvelles, développant l'élevage (il a basse-cour, bergerie, 20 bœufs, 50 vaches, 400 ruches)... créant des industries (tanneries, bas de soie, montre...), transformant « un repaire de quarante sauvages en une petite ville habitée par 1200 personnes utiles. »

Turgot lutte contre les privilèges des corporations et des fermiers généraux ; il impose la liberté du commerce et la circulation des grains en 1774.

Contre l'esclavage.

L'esclavage des Noirs est dénoncé au nom de l'égalité naturelle des hommes, de l'universalisme de l'humanité.

Montesquieu dans « L'Esprit des Lois » s'élève contre l'esclavage.

Dans « Candide », le héros rencontre un nègre esclave mutilé dans une plantation de canne à sucre au Surinam ; il a perdu une main et une jambe et il explique : « On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries et que la meule attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe... C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe ».

Diderot et l'abbé Raynal dans « L'Histoire des deux Indes » réclament l'abolition de l'esclavage : « Brisons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, dussions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injustice pour base et le luxe pour objet ».

Condorcet sera membre de la « Société des amis des Noirs » et réclamera leur émancipation sous la Révolution. La Convention montagnarde abolira l'esclavage en 1794, mais Bonaparte la rétablira en 1802. L'abolition définitive aura lieu en 1848.

Combat pour les libertés de penser, d'écrire, du commerce.

Nous avons vu que la revendication d'une totale liberté de penser, de tout examiner, de questionner, de critiquer, de mettre en doute, était générale : liberté de conscience qui laisse à chacun le choix de sa religion ou de son athéisme, liberté d'opinion, d'expression et de publication.

La liberté du commerce est réclamée par Voltaire, Turgot. Le libéralisme économique avait été défendu par Adam Smith.

• Conclusion.

La philosophie des Lumières procède donc d'un humanisme laïc qui croit à la solidarité de tous les hommes. La charité chrétienne, soupçonnée d'être intéressée, est remplacée par la « philanthropie », vertu d'essence sociale qui concerne tous les hommes, et par la responsabilité de l'État qui devrait assurer sécurité et bien-être, le « welfare state » des libéraux anglais : Adam Smith, Locke, Hume, Jérémie Bentham... Le droit au bonheur sera inscrit dans la Déclaration des Droits des États-Unis en 1776, déclaration inspirée par les admirateurs des Lumières : Benjamin Franklin, Jefferson, Washington... On est loin de la société traditionnelle française des XVII^e et XVIII^e siècles avec sa structure hiérarchique rigide, mais de plus en plus contestée par le Tiers État ; d'où le côté militant des Philosophes et leurs combats pour plus de libertés.

La vie de Condorcet (1743-1794) pourrait être une bonne illustration des Lumières du XVIII^e siècle. Nicolas Caritat, bien que marquis de Condorcet et élève des Jésuites (comme Voltaire ou Diderot), sera un défenseur ardent des Lumières, ami des encyclopédistes, de D'Alembert, de Voltaire, de Turgot. Profondément attaché à la recherche de la vérité, à la recherche du bien public, il a lutté directement contre l'intolérance religieuse, le cléricalisme, s'est élevé contre l'esclavage des noirs. Il s'est engagé très fortement dans la Révolution Française tout en s'élevant contre les excès de la Terreur qui le condamnera à mort en 1793, le forcera à fuir, à se cacher; arrêté, il mourra en prison en 1794. En 1791, il a rédigé pour la Convention un « Rapport sur l'instruction publique » où il prévoit l'instruction pour tous les enfants, égale pour garçons et filles, riches et pauvres, gratuite, neutre, indépendante de toute religion ; ce qui est très en avance sur son temps. Dans son « Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain », il affirme sa foi dans la raison, dans la perfectibilité de l'homme, dans le progrès de la civilisation.

1.1.3.2 Leurs moyens de diffusion :

Les philosophes des Lumières croient qu'ils doivent essayer de changer l'esprit d'un large public, l'amener à avoir une attitude critique devant les idées courantes ; ils sont donc des vulgarisateurs, ce qui est nouveau ; ils voudront être à la fois solides et clairs pour être utiles, faciles et spirituels

pour plaire. Voltaire, Diderot, Grimm, Helvétius et leurs amis sont des agitateurs d'idées qui veulent toucher des secteurs plus larges de la société, créer un débat public ouvert, contradictoire. On assiste à la naissance d'une opinion publique qui se manifesterait largement lors de l'établissement des Cahiers de Doléances de 1789. Aussi utilisent-ils toute une gamme de moyens.

Les gazettes et journaux, hebdomadaires ou mensuels, sont souvent en langue française ou anglaise. « Le Journal des Savants », « Le Mercure de France », ont des réseaux de correspondants et d'abonnés dans toute l'Europe. Circulent même des « Nouvelles à la main », manuscrites, pour des informations clandestines.

Les académies se multiplient en province (9 en 1710 et 35 en 1789) et dans toute l'Europe, avec leurs correspondants ; elles proposent des concours à un public éclairé (Rousseau et ses « Discours »). À caractère scientifique au départ, elles forment un réseau provincial et européen d'échange de livres et correspondances.

Les cafés sont des lieux où l'on échange des nouvelles, des idées. Le « Café de la Régence » et ses joueurs d'échecs a été rendu célèbre par Diderot ; le café « Procope » est fréquenté par Fontenelle, Voltaire, Diderot, Marmontel.

Les clubs, importés d'Angleterre, sont plus sélectifs et joueront un grand rôle lors de la Révolution française. Montesquieu a fréquenté le « Club de l'Entresol » ; l'abbé de Saint Pierre y exposa son « Projet de paix perpétuelle »

La Cour cesse d'être la source de l'opinion et le mouvement des idées nouvelles se fait souvent contre elle; dans son rôle intellectuel, elle est supplantée par les salons parisiens qui reçoivent savants, artistes, écrivains et philosophes ; d'abord littéraires et mondains, ils deviennent peu à peu philosophiques.

On peut citer les Salons de Madame de Lambert, de Madame du Deffand, le Salon de mademoiselle de Lespinasse, celui de Madame Geoffrin, le « bureau d'esprit » de Madame de Tencin, mère de D'Alembert qu'elle abandonne à sa naissance.

Ces salons reçoivent Montesquieu, Fontenelle, Marivaux, Marmontel, D'Alembert, Condillac, Condorcet, Turgot...

La Franc-Maçonnerie.

Elle est née en Angleterre au début du XVIII^e siècle. En France, des loges d'inspiration anglaise s'ouvrent dès 1725. Elles se définissent comme des sociétés philosophiques, philanthropiques et progressives. Le mouvement se veut cosmopolite et affirme la nécessité de croire en Dieu, en l'immortalité de l'âme, et adopte alors la Bible comme livre sacré sur lequel on prête serment. Malgré cela, elle est condamnée très tôt par l'Église romaine : bulle « in Eminentissimi » de Clément XII en 1738, excommunication qui sera renouvelée régulièrement jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle; mais nombre d'ecclésiastiques, de déistes, de croyants, ont fréquenté les Loges au XVIII^e siècle.

Elle a un succès très rapide, en Europe et en Amérique (plusieurs milliers de Loges en 1789), car elle concentre les caractères principaux des Lumières : elle est théiste, tolérante, libérale, humaniste. Elle adhère aux idées des philosophes et les répand dans toute l'Europe des Lumières ; les élites y font l'apprentissage de l'égalité, de la supériorité du talent sur la naissance, même si au XVIII^e siècle les noirs, les femmes, les juifs et les mahométans ne sont pas admis.

L'Encyclopédie.

Elle apparaît comme le manifeste des Lumières. C'est une entreprise colossale, partie d'un projet relativement modeste d'un libraire de traduire une encyclopédie anglaise de Chambers parue à Londres en 1728. Elle comportera 17 volumes de textes, 11 volumes de planches, 72000 articles de A à Z, des dizaines de collaborateurs et 25 ans de travail de 1747 à 1772.

Sous la direction de Diderot, l'artisan principal, et D'Alembert, le directeur scientifique, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Buffon, Helvétius, D'Holbach, Grimm, Turgot, Quesnay...

écrivront des articles.

L'« Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers » veut être un bilan des connaissances humaines. Elle veut être une œuvre de progrès, dissipant les préjugés, accordant une large place aux arts mécaniques, combattant les forces de la tradition et l'immobilisme : « Il faut tout examiner, tout remuer sans exception et ménagement » écrit D'Alembert dans le Discours préliminaire du premier volume paru en 1751. Après nombre de difficultés, l'entreprise peut être menée à bout grâce à la persévérance de Diderot et de son ami le Chevalier de Jaucourt, malgré le retrait de D'Alembert écœuré par les polémiques et attaques incessantes, la mise à l'Index par l'Église, l'excommunication promise par le Pape aux possesseurs qui ne brûleraient pas les volumes déjà possédés.

En 1772, la première édition arrive à son terme et 4 300 exemplaires ont été vendus; avec les multiples rééditions, on atteint 25 000 exemplaires avant 1789. C'est une formidable réussite de l'ouvrage le plus représentatif de l'esprit des Lumières. Pour la première fois, les résultats de la recherche scientifique étaient mis à la portée de tous ainsi que les grandes idées des philosophes des Lumières.

1.1.4 Les réactions, les oppositions, les prolongements

• Les réactions, les oppositions

Les Lumières ont été fortement attaquées dès leur manifestation, mais aussi jusqu'à nos jours.

Au XVIII^e siècle, les attaques viennent d'abord des jésuites et de leur « Journal de Trévoux » ; ils s'allient, dans ce combat, aux jansénistes des « Nouvelles Ecclésiastiques ». Les Assemblées du Clergé de France dénoncent les « dangers de l'incrédulité » et proclament « les avantages de la religion chrétienne », en s'adressant directement aux fidèles.

Les attaques viennent aussi de la Sorbonne où règnent les théologiens qui demandent censure et interdiction de l'Encyclopédie. La Cour et la haute noblesse accusent les philosophes de saper l'autorité du Roi et l'ordre social, de détruire la famille, la morale, la religion... et de s'en prendre aux privilèges de la noblesse et du clergé.

Des divisions ont lieu dans le parti philosophique

Rousseau, après l'article « Genève » de L'Encyclopédie, rompt avec Diderot, en 1757, après 15 ans d'amitié ; après sa « Lettre à D'Alembert sur les spectacles » en 1757, il sera l'objet des moqueries de Voltaire.

Voltaire, en accord avec Frédéric II, se lance en 1769 dans une campagne de démolition des idées matérialistes de D'Helvétius, de Diderot et surtout du baron D'Holbach qui avait écrit que Dieu est inutile et dangereux car cause du fanatisme religieux. Voltaire, déiste, est soutenu par D'Alembert, déiste, et par Condorcet, athée et rationaliste, mais il est raillé par ses opposants

En Allemagne, en Angleterre et en France, dans les années 1770-1780, on assiste aux débuts du romantisme, avec le culte du moi, le mal de vivre, l'idéalisation du passé national, le retour à la nature, la valorisation de la tradition...

Un mouvement antilumières s'organise en Europe : des livres circulent pour dénoncer « la secte philosophique » qui s'en prend à la religion, aux fondements de l'ordre social ; ils attaquent les faiblesses de la Raison, dénoncent un complot qui va des Maçons aux « libertins » qualifiés de « diaboliques ». On a déjà là les thèmes de la Contre-révolution. Joseph de Maistre, Rivarol, Bonald, l'abbé Barruel, Burke en Angleterre, dénonceront les Lumières comme source des excès de la Révolution et de la Terreur. Pour Joseph de Maistre, la Révolution est une lutte entre la philosophie et le christianisme ; c'est un châtement divin punissant les hommes de la dépravation des mœurs, un retour de la barbarie qui sera vaincue par la religion catholique. Il refuse les idées de droits naturels universels et le principe même de la démocratie. Chateaubriand, avec son « Génie du christianisme », valorise le sentiment, établit l'alliance entre littérature, art,

religion, oppose la figure du poète à celle du savant, valorise l'esthétique médiévale et remet en cause la notion de progrès.

• Prolongements – Actualité

On continue de nos jours à interpellier les Lumières ; elles ont encore leurs partisans et leurs détracteurs ; et parfois les positions sont passionnées, ce qui ne favorise pas l'objectivité. Il s'agit bien sûr de se référer à l'esprit des Lumières et non de reprendre tels quels, au XXI^e siècle, les positions et les combats du XVIII^e siècle.

Les apports, les acquis.

Beaucoup des revendications des Lumières du XVIII^e siècle ont été satisfaites et sont reconnues.

La référence à la raison plutôt qu'à l'autorité et à la tradition paraît s'imposer avec la valorisation de la modernité ; raison, entendement, intelligence sont mis, en général, au service de l'homme et de la recherche du vrai.

Le droit et le pouvoir de tout soumettre à examen et à l'esprit critique paraissent bien établis ; la presse ne s'en prive pas et la science ne supporte guère d'être entravée dans ses recherches.

Les libertés d'opinion, religieuses et politiques, sont effectives dans la plupart des pays occidentaux, mais ce n'est pas le cas dans tous les pays du monde. Les moyens techniques modernes (internet, télévision par satellite...) favorisent l'information... mais aussi la désinformation. L'intolérance religieuse existe encore et les Églises officielles supportent mal la philosophie des Lumières.

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, mais aussi la Déclaration universelle des Droits de l'Homme de 1948 reprennent les revendications des Lumières. Les droits de l'homme sont invoqués dans le monde entier et quand ils ne sont pas respectés on n'ose pas le reconnaître ouvertement.

La revendication de plus de justice et d'égalité rend insupportables les hiérarchies injustifiées et les privilèges.

Le droit au bonheur personnel paraît être un droit inaliénable, même si la notion de bonheur est très complexe et peut dégénérer en un égoïsme peu en accord avec les Lumières.

Le droit à l'éducation de tous, revendiqué par Rousseau et Condorcet, est reconnu par les institutions internationales (UNESCO).

La référence à la démocratie est invoquée partout, même dans les pays qui ne la mettent pas en œuvre ou qui la dévoient, ce qui est une manière de reconnaître la valeur de la notion ; l'arbitraire politique n'ose plus s'affirmer ouvertement.

La notion d'Europe des idées et des valeurs (et pas seulement un lieu d'échange commercial) est favorisée par la libre circulation des individus et par les échanges culturels (Erasmus, Léonardo ...) tout en reconnaissant des différences entre ses parties constitutives.

L'esprit des Lumières a donc gagné la partie, au moins dans ses grandes lignes. Pourtant les idées portées par les mots « émancipation de l'individu », « humanisme », « progrès », « libre volonté », « droits de l'homme », et même « raison », « esprit critique », sont souvent discutées, voire attaquées.

Les critiques, les adversaires.

Les critiques viennent de divers côtés, et souvent d'extrême droite ou d'extrême gauche. Elles dénoncent, soit des conséquences perverses des Lumières, soit leur optimisme excessif, qualifié de naïf. Ainsi, en 1989, lors de la célébration du bicentenaire de la Révolution française, l'archevêque de Paris, Monseigneur Lustiger, fait part de « sa douleur à voir la République célébrer les Lumières, responsables de tous les maux de tous les siècles suivants ».

On assiste actuellement à un retour des intégrismes et des fondamentalismes religieux, islamistes en particulier, qui contestent l'égalité et la liberté de la femme, l'enseignement

laïque (refus de certains cours, d'aborder des sujets comme la Shoah ou certains auteurs comme Voltaire ou Diderot...), le droit des médecins hommes d'examiner les femmes, la séparation sphère publique et sphère privée, séparation qui est le fondement de notre état laïque et de la liberté de pensée.

À gauche, dès la Révolution française, Robespierre s'en prend à la fois au côté bourgeois des philosophes et à l'athéisme de certains. Marx, puis les théoriciens marxistes de l'École de Francfort (Adorno, Horkheimer, Marcuse...) s'attaquent à la raison techno scientifique comme instrument de domination et d'aliénation. Un courant philosophique postmoderne (Jean François Lyotard, Derrida, Deleuze...) remet en cause le progrès, la science toute puissante, la croyance optimiste en l'avenir de Condorcet ou de Kant avec son « Projet de paix perpétuelle », la raison triomphante ; il s'agit pour eux de remettre en cause une culture scientifique occidentale, et de vanter le multiculturel, le métissage, la différence...

Leurs principales critiques.

Essayons de recenser les plus répandues.

À l'éloge de la raison, on oppose l'échec du scientisme du XIX^e siècle, de la foi naïve dans une raison qui finirait par tout expliquer... mais qui n'a pu aboutir qu'à un savoir limité éclaté dans des spécialisations étroites, des expertises fragmentées.

La raison serait tyrannique, nierait une partie de l'individu : la sensibilité, le rêve, le besoin de croyance, d'irrationnel.

À l'incitation à l'émancipation (Kant : « ose penser »), on répond que la liberté de penser est illusoire ; que la sécurité, la tranquillité, la passivité, le conformisme sont plus confortables à vivre pour la plupart des gens. La réalité peut être cruelle (souffrance, mort, disparition totale, responsabilité personnelle à assumer...) **et** on préfère la consolation de la religion. D'ailleurs un individu autonome, libre, indépendant, peut-il exister ?

Les valeurs universelles (égalité, liberté, justice... pour tous) paraissent formelles, bien théoriques, lointaines. On préfère un individualisme, un relativisme consensuel, défendre les droits égoïstes de sa communauté, de son groupe, de sa nation, même si la violence est nécessaire. Les nationalismes et les communautarismes reprennent facilement force, surtout avec une propagande bien orchestrée. Le courant philosophique postmoderne s'élève contre la conception universaliste des Lumières.

La foi dans la science et le progrès suscite bien des critiques, car la science peut être mal utilisée et ne peut sans doute pas suffire à fonder une morale avec **ses** valeurs. Ainsi, les nazis ont invoqué des lois biologiques formulées par des scientifiques pour justifier le racisme **et** l'élimination de races déclarées inférieures ; le stalinisme a invoqué le sens de l'histoire, sa marche inexorable, pour éliminer toute une classe sociale, plusieurs millions de prétendus réactionnaires.

Notre temps de crises (crise financière, crise économique, crise climatique, crise morale...) amène à remettre en cause une instrumentalisation de la raison qui a parfois dérivé dans une rationalité scientifique, technique, mathématique, qui oublierait l'homme et l'éthique, qui ne s'est pas toujours accompagnée de progrès moraux comme le croyaient Condorcet ou Victor Hugo.

Le triomphe de la modernité a souvent amené une dévalorisation excessive du passé. Ainsi, le Moyen-âge a longtemps été présenté, caricaturalement comme une période barbare (art « gothique » = art des « Goths », des barbares), synonyme d'obscurantisme.

On doit reconnaître qu'au nom des bienfaits de la civilisation, on a pratiqué le colonialisme avec bonne conscience, qu'au nom des droits de l'homme et du principe d'ingérence Bush a envahi l'Irak avec les conséquences que l'on connaît.

L'esprit critique peut facilement devenir un esprit de critique systématique tournant tout en dérision, entraînant un relativisme moral qui met à mal toutes les valeurs et aboutit à un

individualisme, à un égoïsme généralisé ne reconnaissant que **des** droits et ignorant les devoirs.

Le libéralisme économique a entraîné un capitalisme sans freins qui fait passer le profit avant l'homme et entraîne mondialisation, délocalisations, chômage, spéculation financière...

De nos jours, le bonheur souvent assimilé au bien-être matériel amène à confondre besoins (nécessaires, mais limités) et désirs (illimités et jamais satisfaits...). Il peut déboucher sur un individualisme généralisé et une société de la consommation, du paraître, qui font bon marché des préoccupations morales.

• Examen.

Ces critiques nous paraissent faire peser une responsabilité bien lourde sur les Lumières (Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage). Elles nous conduisent à penser qu'il s'agit plutôt d'un dévoiement, d'une perversion, du programme des Lumières et non de conséquences inéluctables, comme le prétendent ses adversaires traditionnels ou postmodernes. Plutôt qu'échec, il nous semble plutôt qu'il y a eu trahison. Le combat contre l'obscurantisme, l'autorité arbitraire, le fanatisme... est toujours nécessaire. Un responsable Caliban afghan déclarait récemment son horreur de la démocratie : « La liberté et la fornication. Voilà ce qu'est la démocratie de l'Occident, des Américains et des Européens ».

On peut aussi se demander si nous n'assistons pas à un retour de l'irrationnel avec le succès de certains mouvements fondamentalistes religieux, de sectes de tous genres, de théories créationnistes...

L'esprit des Lumières a besoin d'être actualisé, car acquérir l'autonomie est tâche difficile et à recommencer en permanence. Au XVIII^e siècle, l'ennemi à combattre était clair : le pouvoir absolu, le dogmatisme et l'intolérance de l'Église, l'ignorance et la superstition de la majorité de la population. Ce combat a été gagné. Maintenant le paysage est plus flou, plus complexe.

S'il paraît sûr que la raison n'est pas d'essence totalitaire, qu'elle est ce qui est commun à tous les hommes et par quoi ils peuvent se hausser, se comprendre, se rapprocher, son mauvais usage peut dégénérer en une rationalité totalitaire (n'oublions pas l'organisation rationnelle de la « solution finale » de Hitler). Mais comme l'écrivait Max Weber, il ne faut pas confondre rationalité des moyens, de la technique par exemple, et rationalité des fins, le raisonnable dans la morale ; tout ce qui est rationnel n'est pas nécessairement raisonnable.

L'humanité est multiple, complexe, et son autonomie, son passage à un âge adulte définitif, est un rêve. Elle a besoin de s'examiner sans cesse avec un esprit critique, de se remettre en cause en permanence, de ne pas céder à l'égoïsme, à la facilité ou à la volonté de domination, ce qui est tout à fait conforme à l'esprit des Lumières.

1.1.5 Conclusion

Les Lumières ont été un moment capital du développement des sociétés européennes. Nous ne pouvons retourner au XVII^e siècle et n'avons pas à le faire, car le monde a changé. Mais nous ne devons pas renier et dénaturer cette période essentielle; nous avons besoin de préserver l'héritage du passé, mais en le soumettant à un examen critique, comme les Lumières nous ont enseigné à le faire. Être continuateur des Lumières ne signifie pas vouloir les répéter à l'identique.

Elles ont inauguré une ère nouvelle dans l'histoire des hommes. La revendication de comprendre, la revendication d'avoir le droit de tout examiner, la revendication de liberté, de dignité, ont été un levain qui a travaillé l'humanité et qui continue de la travailler.

Fanatisme, obscurantisme, dogmatisme, pensée unique, intolérance, égoïsme, n'ont pas été éradiqués. Le combat pour la civilisation, les droits de l'homme, le respect de la liberté individuelle et contre les formes toujours renaissantes du conditionnement des esprits, est toujours à recommencer.